Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 28 (2000)
Heft: 111

Artikel: Une jeune ménagère
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-244258

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

(Tiré du "Livre de lecture" pour les écoles primaires du canton de Fribourg) 1912

Une jeune ménagère.

Mon père était trop pauvre pour donner une servante à ma mère pendant sa maladie, et j'étais trop petite pour faire toute seule le ménage. Les voisins venaient bien de bon cœur, quand je les priais, tirer pour nous le seau du puits, mettre la grosse bûche au feu et pendre la marmite à la crémaillère; mais ma mère et moi, nous faisions tout le reste. Aussitôt que j'avais pu marcher seule dans la chambre, j'avais été la servante née de la maison, les pieds de ma mère, qui n'en avait plus d'autres que les miens. Ayant sans cesse besoin de quelque chose qu'elle ne pouvait aller chercher au jardin, dans la cour, dans la chambre, au feu, sur l'évier, sur la table, sur un meuble, elle s'était accoutumée à se servir de moi avant l'âge, comme elle se serait servie d'une troisième main; et moi j'étais fière, toute petite que j'étais, de me sentir nécessaire, utile, serviable comme une grande personne, à la maison. Cela m'avait rendue attentive, mûre, sérieuse, raisonnable, avant l'âge de huit ans. Elle me disait: „Geneviève, il me faut cela, il me faut ceci; apporte-moi ta petite sœur Josette sur mon lit, remporte-la dans son berceau, et berce-la du bout de ton pied jusqu'à ce qu'elle dorme; va me chercher mon bas, ramasse mon peloton; va couper une salade au jardin, va au poulailler tâter s'il y a des œufs chauds dans le nid des poules; hâche des choux pour faire la soupe à ton père; bats le beurre, mets du bois au feu; écume la marmite qui bout, jettes-y le sel; étends la nappe, rince les verres, vas à la cave, ouvre le robinet, remplis au tonneau la bouteille de vin."

„Puis, quand j'avais fini, qu'on avait dîné et que tout allait bien, elle me disait: „Apporte-moi ta robe, que je te pare, et tes beaux cheveux, que je te les peigne." Elle m'habillait, me parait, elle me peignait, elle m'embras-

sait, elle me disait: „Va t'amuser maintenant sur la porte avec les enfants des voisines, qu'ils voient que tu es aussi propre, aussi bien mise et aussi bien peignée qu'eux.“ Et j'y allais un moment pour lui faire plaisir; mais je n'allais jamais plus loin que le seuil de la cour, pour pouvoir entendre si ma mère me rappelait, et je n'y restais pas longtemps, parce que les enfants se moquaient de moi et disaient entre eux. „Tiens, la sérieuse, elle ne sait jouer à rien, laissons-la.“ J'aimais mieux rentrer et me tenir debout auprès du lit de ma mère, épiant dans ses yeux ce qu'elle pouvait avoir à demander.

Tous les jours se passaient ainsi; je me levais la première, je me couchais la dernière. Je ne respirais l'air que par la fenêtre, je ne voyais le soleil que sur le seuil de ma porte, et voilà pourquoi, monsieur, j'avais le visage blanc. On disait à ma mère: „Votre petite est bien pâle! — Oh! répondait-elle, c'est qu'elle a la pâle vie!“

Cette longue infirmité de ma mère, en la retenant tant d'années ainsi immobile et désœuvrée du corps dans son lit, l'avait rendue instruite comme une dame et dévote comme une sainte; les fils de nos voisins qui allaient en classe prêtaient leurs vieux livres par charité à la pauvre vitrière infirme, par l'entremise de mon jeune frère, pour lui abréger le temps.

Le soir à la veillée, quand mon père, mon frère, mes deux grandes sœurs étaient rentrés à la maison de leur ouvrage, elle nous rassemblait tous autour de son lit pour nous lire à haute voix les belles histoires qu'elle avait lues tout bas dans la journée et qui étaient propres à instruire mon petit frère, à amuser mes sœurs et à consoler mon père. Voilà comment nous passions nos soirées d'hiver.